

Une armée découvre la non-violence

Martin Hébert

Numéro 806, janvier–février 2020

La non-violence en action

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, M. (2020). Une armée découvre la non-violence. *Relations*, (806), 24–25.

UNE ARMÉE DÉCOUVRE LA NON-VIOLENCE

Le mouvement zapatiste au Chiapas est un exemple éclairant de passage progressif d'une résistance armée à une stratégie de lutte non-violente.

Martin Hébert

L'auteur est professeur au Département d'anthropologie de l'Université Laval et vice-président du Centre de ressources sur la non-violence

Les chemins qui mènent à la non-violence et qui permettent de persister dans cette voie sont multiples et souvent tortueux. S'engager dans la lutte non-violente exige de s'exposer à des critiques qui viendront tant des gens qui partagent nos objectifs que de celles et ceux qui s'y opposent. Les actions non-violentes seront perçues, pour les uns, comme une marque de timidité dans l'engagement; pour les autres, comme perturbatrices de l'ordre et troubles publics à condamner. La réponse à cette double remise en question repose en partie sur la capacité d'évoquer des exemples historiques démontrant que l'action non-violente peut à la fois être légitime et efficace.

Dans cette démonstration, il faut s'affranchir de la dichotomie du tout-ou-rien, de cette vision où nos modèles de la non-violence sont soit sacralisés, soit reniés, puis éjectés du panthéon des figures emblématiques de la non-violence pour cause d'imperfection. Nous avons besoin de modèles faillibles et ambigus. Nous en avons besoin non pas pour réduire les attentes face à notre engagement en faveur de la non-violence, mais plutôt pour comprendre comment cette dernière se construit dans le doute tactique et dans l'adversité de la répression. À cet égard, le mouvement zapatiste a beaucoup à nous apprendre.

Armée zapatiste de libération nationale

Le 1^{er} janvier 1994, lorsque l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) a fait irruption dans la médiasphère mondiale, son modèle d'action n'était certainement pas celui de la non-violence. La première Déclaration de la Selva Lacandona – manifeste zapatiste rendu public cette journée-là – se présentait explicitement comme une déclaration de guerre. L'EZLN y affirmait que « nous nous soumettons aux lois de la guerre selon la Convention de Genève, et cela depuis que nous avons créé l'EZLN comme force armée de notre lutte de libération » (Marie-José Nadal, *À l'ombre de Zapata*, La pleine lune, 1994, p. 141).

L'image qui était alors projetée par le mouvement en était une de marche armée vers la capitale du pays – une avancée qui nécessiterait inévitablement des combats contre l'armée mexicaine qui refuserait de capituler devant le soulèvement autochtone et populaire annoncé. Douze jours d'affrontements suivirent cette déclaration de guerre initiale. Il y a eu des morts de part et d'autre. Un homme ayant pris part à ladite « bataille d'Ocosingo », qui eut lieu du 2 au 4 janvier 1994, me raconta, par exemple, la férocité des combats, le bruit des balles qui sifflaient dans tous les sens autour de lui, et comment il y perdit son fils.

Bien que les premières journées du mois de janvier 1994 aient donné à penser que l'EZLN se trouvait engagée sur la même voie tragique que celle empruntée par d'autres guérillas latino-américaines avant elle, son parcours fut cependant bien différent. Certes, les zapatistes n'ont jamais officiellement déposé les armes, mais en 25 ans ils n'ont plus jamais pris l'initiative d'une autre offensive armée. Malgré des incursions très brutales de l'armée mexicaine dans les communautés de la Selva Lacandona en février 1995, malgré les tactiques de guerre de basse intensité déployées par la suite par le gouvernement mexicain dans la région, malgré le terrible massacre d'Actéal perpétré en



Étienne Prud'homme, *Femmes zapatistes*, 2019, plume et encre de Chine, 21,5 x 28 cm

1997 par un groupe paramilitaire contre des sympathisants de la cause zapatiste, l'EZLN a maintenu son engagement dans la non-violence. En fait, certaines de ses actions ont explicitement visé à souligner cette transformation tactique, comme en décembre 2012, lorsque plus de 50 000 personnes appartenant aux « bases d'appui » zapatistes marchèrent sans armes et en silence jusqu'à la place centrale de quatre des cinq villes dont l'EZLN avait envahi les mairies le 1^{er} janvier 1994. Ce fut une manière, pour les zapatistes, de rappeler leur présence comme force politique, mais cette fois par des moyens non-violents.

Le caractère stratégique de cette décision semble assez clair. Même si l'EZLN a pu bénéficier de l'effet de surprise le 1^{er} janvier 1994, l'arrivée massive de renforts de l'armée mexicaine laissait peu de doute quant à l'inégalité des forces militaires en présence. Attentifs à l'appel au cessez-le-feu et à la négociation lancé par l'évêque de San Cristobal de Las Casas, Don Samuel Ruiz, et en comprenant que l'appui de la société civile nationale et internationale serait en grande partie conditionnel à ce que l'EZLN ne s'enfoncé pas plus avant dans la lutte armée, les zapatistes ont fait preuve de jugement et d'intelligence. Toutefois, on peut difficilement dire que cette décision émanait de principes inébranlables. L'EZLN a continué d'entraîner ses troupes et de développer son infrastructure logistique dans la Selva alors même qu'elle participait à des pourparlers avec le gouvernement et à des forums organisés par la société civile. Cette option pour la « voie politique » n'était pas uniquement le produit d'un calcul stratégique. Il faut voir que le chemin de l'action non-violente en est venu à avoir des effets globaux qui ont profondément changé l'EZLN et son rôle dans les luttes menées par les gens de la Selva Lacandona. On peut le constater notamment dans la série de déclarations faites en 1996, qui allaient définir le « zapatisme civil », en particulier la quatrième Déclaration de la Selva Lacandona (1^{er} janvier 1996) qui lança la création du Front zapatiste de libération nationale (FZLN). Ce dernier était constitué de 127 « comités civils de dialogue », qui prirent en charge une multitude de projets communautaires axés sur l'autonomie autochtone, notamment en matière d'éducation primaire et secondaire. En 2005, le FZLN fut dissous pour remettre l'EZLN au cœur du zapatisme civil, mais les initiatives locales mises sur pied par les comités, elles, ont perduré.

Le chemin de l'action non-violente en est venu à avoir des effets globaux qui ont profondément changé l'EZLN et son rôle.

La transformation vers le zapatisme civil est visible tout au long du quart de siècle qui s'est écoulé depuis le début du soulèvement zapatiste, mais particulièrement dans la dernière lettre publiée par le célèbre sous-commandant Marcos, qui a été l'une des figures emblématiques du caractère armé de la lutte zapatiste. Annonçant la décision collective de mettre fin à la vie publique de son personnage

en mai 2014, Marcos revient dans cette lettre sur l'histoire du mouvement, et particulièrement sur les débats entourant la voie à suivre après les combats de 1994 :

« Que ferions-nous maintenant ? Former un plus grand nombre et de meilleurs soldats ? Investir des ressources dans l'amélioration de notre machine de guerre cabossée ? [...] Envisager que de tuer ou mourir est notre seule destinée ? Ou était-ce plutôt préférable de reconstruire le chemin de la vie, celui qui avait été brisé et qui continue d'être brisé par ceux d'en haut ? » (Lettre de l'EZLN, mai 2014, traduction libre).

La détermination pour la lutte et le changement est la même que celle trouvée dans la première Déclaration de la Selva Lacandona, écrite 20 ans plus tôt, mais quelque chose a changé. Dans les premiers communiqués de l'EZLN, l'idée que les femmes et les hommes insurgés n'ont plus rien à perdre est fréquente ; à la limite, on les dépeint comme déjà morts. Le communiqué du 6 janvier 1994 débute, par exemple, par les vers : « Nous sommes ici, nous les morts de toujours. / Pour vivre aujourd'hui, nous sommes prêts à mourir une autre fois. » Mais dans la « lettre d'adieu » de Marcos, on détecte une prise de conscience de la futilité de penser son action par rapport à ce chemin de la mort, même si d'autres nous ont forcés à y marcher pendant cinq siècles. Le sens, l'action qui vaut la peine d'être entreprise est celle qui nous fait avancer sur le chemin de la vie, aussi endommagé soit-il.

Ces paroles, et ce changement de ton, reflètent ce qui doit être l'une des actions non-violentes les plus difficiles à prendre pour un leader militaire : celle de reconnaître que ce qu'il représente ne sert plus sa cause. Ce faisant, comme le dit Marcos, il a cessé d'être un soldat et est devenu un rebelle. Il a cessé de se définir en fonction d'une opposition et d'une confrontation éventuelle dont la préparation consumait sa vie et la vie de l'EZLN. Il a opté pour la reconstruction, pour faire un pas de côté.

La décision de laisser de la place à la « voie politique » dans les années 1990 et de dialoguer avec la société civile et les communautés autochtones de la Selva – qui n'étaient certainement pas toutes en faveur de la lutte armée, comme les importants clivages dans la région l'ont montré – a créé un espace propice à des perspectives plurielles au sein même du zapatisme. La solide hiérarchie qui régnait dans l'EZLN en 1994 s'est graduellement transformée en intégrant des expériences et des innovations communautaires menées de façon beaucoup plus horizontale¹. Sa stratégie militaire s'est également ouverte à d'autres stratégies de résistance, plus patientes et plus démocratiques, apprises par les communautés mayas au fil des siècles.

Alors le mouvement zapatiste peut-il être considéré comme non-violent ? Entendons-nous pour dire qu'il a appris à le devenir. ☺

1. Voir Claude Morin, « Les zapatistes 20 ans plus tard », *Relations*, n° 771, avril 2014.